

INVITER UN CONTE A CONNAITRE UNE FAMILLE

Daniel Gorans, pédopsychiatre
Service d'Hospitalisation Intersectoriel de Pédopsychiatrie
Nantes

Il était une fois, dans une grande ville des Pays de Loire, un petit service d'hospitalisation intersectoriel de pédopsychiatrie, le S.H.I.P. Les familles des alentours y conduisaient parfois leur enfant ou leur adolescent, à condition qu'il ait moins de 16 ans et qu'un psychiatre ait recommandé de le faire. C'était en général parce que le principal intéressé était fort mal en point. Que cela se traduise par des violences de toutes sortes, y compris celles adressées à soi-même au péril de sa vie, un refus de manger ou d'apprendre, une indéfectible tristesse, l'envahissement par des idées, voix ou images bizarres et fort inquiétantes, des gestes et idées obsédants et encore bien d'autres sortes d'épouvantables souffrances du cœur et de l'esprit. Parents et enfants espéraient parfois trouver là apaisement, explications et parfois l'énergie et les ressources nécessaires à la solution de leurs problèmes, souvent enfouies en eux à leur insu.

Il y a quelques années, Melchior, 13 ans, y fut hospitalisé sur les conseils d'un service de pédiatrie voisin. Il pesait plus de 125 kilos et déclarait vouloir mourir en se faisant exploser avec la nourriture. Grand, grognon, opposant, négligé, il refusait catégoriquement toute forme d'aide...devant ses parents. Ceux-ci, épuisés par les difficultés relationnelles avec leur fils...adoptif, ne lui ressemblaient guère : petits et fort minces, soucieux de leur apparence, ils affichaient une grande vivacité d'esprit, à l'opposé de la lourde paresse à laquelle Melchior voulait faire croire : elle disparaissait comme par enchantement aussitôt qu'il s'agissait de prononcer quelques paroles ou de mettre en œuvre de quoi prendre ses parents en défaut, les mettre mal à l'aise ou les irriter.

Melchior était le second de trois. Annette, l'aînée, 16 ans, était arrivée tout naturellement, neuf mois après que son père eut joué à « ils se marièrent et eurent un bel enfant » avec sa mère. Deux ans après Melchior, Balthazar, quatre ans plus jeune, fut adopté. Naquit ainsi une superbe famille intercontinentale...

Parmi les formes de travail proposées durant l'hospitalisation, une thérapie familiale. Cela arrivait souvent au S.H.I.P. tant les familles en crise qui s'y présentaient étaient désireuses d'essayer de changer pour souffrir moins et étaient prêtes à considérer chacun de leurs membres comme concerné.

Au bout de trois rencontres, force était de constater que les parents étaient devenus experts es reproches en tout poil à l'égard de Melchior, cible idéale et difficile à manquer, tant du fait de sa corpulence et de la lourdeur apparente de son esprit que de l'énergie qu'il dépensait à s'offrir à la vindicte parentale. La vie à la maison était vécue par tous comme un enfer, pour des raisons évidemment diamétralement opposées. Jusqu'au chat de la maison, tous étaient compromis dans les conflits, et personne ne semblait disposé à renoncer à en parler pendant les séances. L'évocation du chat fut une aubaine. Il fut proposé à Balthazar de transformer à l'aide d'une baguette magique chacune des personnes présentes en l'animal de son choix, pour voir si cela pouvait aider à sortir de la ronde infernale que nous dansions ensemble (procédé inspiré par Edith Tilmans-Ostyn). Surprise et incrédulité s'affichèrent sur tous les visages, même sur celui d'habitude impassible de Melchior. Balthazar fit merveille, invitant quelques habitants de la jungle dans le bureau. Et pas n'importe lesquels : ils permirent de rappeler l'histoire de Mowgli dans Le livre de la jungle : deux fois adopté, deux fois rejeté. Les dangers de l'abandon, ceux de l'adoption, la qualité des liens tissés et la violence de leur

destruction, la puissance des émotions, la méfiance pour établir de nouveaux liens, le risque de rupture du lien d'adoption à l'adolescence, cycle de vie générateur de tensions menaçantes... beaucoup de pistes purent être explorées à l'aide de la métaphore du livre de la jungle, sans laquelle la danse des conflits eut continué jusqu'à la nuit des temps.

Valentine avait 14 ans, en paraissait à peine dix. Sourire figé au milieu d'un visage émacié, voix encore très puérile, ne l'empêchaient guère de mener sa famille à la baguette, surtout au moment des repas : elle ne consentait à y ingérer que le petit pois de la princesse...et encore ! Elle avait déjà beaucoup dépéri et fini par faire sien...le petit poi(d)s. Quelques os pointaient sous une peau diaphane parcourue par endroits de marbrures malgracieuses. Elle était convaincue de son immortalité, mais était bien la seule. Petite dernière de quatre enfants de parents très attentionnés, elle ne redoutait rien tant que se transformer un jour comme ses grandes sœurs, en princesse. Une fois par semaine, à l'hôpital, survenait le rituel de la balance : Valentine, majestueusement escortée par ses fidèles référents, s'y juchait et demandait : « balance, balance, suis-je la plus mince en ce royaume ? » La balance répondait en indiquant plus souvent le nombre de grammes perdus que ceux gagnés et rassurait ainsi Valentine. Elle affirmait pourtant vouloir changer afin de sortir du S.H.I.P. Elle souffrait de ne plus rien ressentir, ni dans son cœur, ni dans son corps. Avec le concours de magiciennes aux noms étranges, infirmière, psychomotricienne, psychologue, pédopsychiatre, elle parvint petit à petit à progresser, beaucoup dans la tête, très peu dans l'assiette. Malgré son âge, il lui fut proposé de s'intéresser à quelques contes et histoires dites pour enfants : Grain d'aile (de Paul Eluard), Boucle d'or et les trois ours, La belle au bois dormant...Parfois ces histoires étaient évoquées en présence de ses parents, surpris et amusés, décollés de leur douloureuse angoisse. Les histoires allaient presque malgré eux à la rencontre de la part infantile de leurs affects, à la recherche des ressources réelles et imaginaires forgées auprès de leurs propres parents...

Justine et sa mère ne cessaient de s'affronter. Elles s'étaient fraîchement installées dans la région. Auparavant, elles vivaient aux environs d'une capitale prospère avec le reste de leur famille dont le père de Justine n'avait jamais vraiment fait partie. Pour être plus précis, tout le monde logeait chez les grands parents maternels de Justine et l'un de ses oncles avait exactement le même âge qu'elle. Les liens et les relations au sein de cette très belle famille étaient quelque peu difficiles et ils entreprirent ensemble d'y travailler, accompagnés par un thérapeute familial réputé. Un jour, la mère de Justine décida de quitter la demeure familiale avec sa fille. Les disputes commencèrent, puis crurent et embellirent. Le thérapeute familial de la capitale conseilla de contacter certains de ses collègues habitant à proximité de leur nouvelle demeure. Ainsi Justine et sa mère furent reçues durant quelques séances. Dans le même temps Madame réorganisa sa vie de femme et bientôt son nouveau compagnon, futur père de leur bébé s'associa au travail. Dans le but de conclure, les thérapeutes proposèrent d'écrire eux-mêmes un conte où il était question de fleuve à descendre, d'écueils dangereux, de choix contradictoires pour les franchir: fallait-il remonter le fleuve pour prendre conseil auprès des autres membres du clan ou bien s'adresser aux passeurs locaux pour surmonter les obstacles ? Justine, sa mère et le compagnon de celle-ci furent invités à proposer chacun une fin. Comme cela était prévisible chacune d'entre elles mettaient en évidence les compétences spécifiques de celui ou celle qui l'avait rédigée. Durant tout le travail, les difficultés relationnelles entre Justine et mère avaient décru jusqu'à pratiquement disparaître. Ceci facilita grandement aux thérapeutes l'utilisation des métaphores de fin de conte pour souligner la synergie des compétences des trois personnes à surmonter les difficultés présentes, passées et à venir sans nécessairement recourir à l'accompagnement par des thérapeutes.

Maeva, 11 ans, débarquée d'une île lointaine chez sa marraine, célibataire et sans enfant comme toute fée digne de ce nom, sembla y découvrir les délices d'une alimentation abondante et d'une cuisine raffinée, loin du regard forcément envieux de ses deux frères et des recommandations raisonnables de ses parents, tous trois demeurés sur l'île. En six mois, son tour de taille avait presque doublé et sa poitrine commençait à intriguer quelques seigneurs, jeunes et moins jeunes. Pour empêcher la poursuite de ces transformations, Maeva se mit à restituer fort régulièrement dans les toilettes les délicieux repas et les copieux en-cas intermédiaires. Parmi les conséquences de son manège, il y eut une hospitalisation. Alertés, parents et frères débarquèrent. Cela fut très utile au travail familial entrepris à la va vite, compte tenu des contraintes liées aux obligations d'allers retours sur l'île. Quatre séances, dont une avec la fée-marraine. Pour conclure, chaque personne participant au système thérapeutique en place fut invitée à contribuer à l'élaboration d'un conte systémique selon l'inverse des modalités proposées par P. Caillé et Y. Rey («Il était une fois...La méthode narrative en systémique, ESF, Paris, 1988) : le corps du conte rédigé par la famille et la conclusion par les thérapeutes.

Après ces quelques récits, le conte peut apparaître comme une opportunité dans le travail systémique avec les familles, en particulier avec celles rencontrées en pédopsychiatrie ou tout simplement avec enfants et/ou adolescents. Sans vouloir exclure les autres, la présence d'enfants, jeunes ou moins jeunes, incite à vouloir faire entrer dans le processus thérapeutique la part infantile de chacun des protagonistes. La forte valeur métaphorique des contes met « l'expérience universelle au contact de l'expérience individuelle » (P. Caillé, Y. Rey, opus cité). Pour ces auteurs, il constitue un « objet flottant » qui permet une triangulation entre « la vérité familiale » et « la vérité du thérapeute ». Il semble possible de compléter leur point de vue en se référant aux notions d'objet et d'espace transitionnels développées par Winnicott. Tout se passe en effet comme si le conte offrait un espace de jeu à l'activité imaginaire de chacun. Il s'agit bien d'un espace neutre, liée à la culture universelle, à des messages transmis depuis la nuit des temps. Les modalités de transmission de ces messages invitent toutes les personnes incluses dans le système thérapeutique à faire des liens transgénérationnels : l'enfant peut évoquer ses parents, voire ses grands-parents, le parent peut faire de même avec sa part infantile en montant dans l'échelle générationnelle qu'il pourra descendre ensuite pour rejoindre ses enfants. Le thérapeute narrateur et le co-thérapeute seront eux aussi pris dans le même mouvement. Ainsi tous feront des allées venues entre leurs souvenirs, leurs émotions, leur imaginaire d'une part, les problèmes affrontés par le héros du conte et ceux propres à leur famille d'autre part. Ils viendront habiter le temps d'une séance un espace à la fois familier et lointain, certainement moins menaçant que l'évocation directe de leurs problèmes.

Un autre avantage possible est lié au renforcement très souvent observé de la connivence entre la famille ayant des enfants et les thérapeutes. Dire ou écouter un conte où une histoire pour enfants renvoie à des moments d'intimité paisible et de plaisir partageable.

Le conteur et son complice (co-thérapeute) peuvent alors être attentifs aux informations analogiques qui circulent au sein du système familial, surtout au début du conte ou de l'histoire évoquée :

- très souvent, tous les protagonistes partagent une impression de surprise ; la famille, l'adolescent ou l'enfant (en prise en charge individuelle) sont étonnés que des professionnels dont ils attendent le plus grand sérieux leur adressent des messages sous forme de contes, réputés puérils. Et les thérapeutes sont eux-mêmes souvent surpris ... de la surprise suscitée. Plus les enfants ou les familles sont experts pour s'engager dans des interactions raisonnables, raisonnées, intellectualisées, plus l'effet de surprise est important.

Une seconde série d'informations tient au plaisir partagé, un peu vite qualifié de régressif : les adolescents se surveillent du coin de l'oeil, les enfants surveillent leurs parents, les parents vérifient dans le regard de leurs enfants la s'ils peuvent s'autoriser à éprouver du plaisir...

Les thérapeutes ont un double plaisir : celui lié au conte lui-même et celui de susciter un plaisir partagé.

Une troisième source d'information résulte de la place spécifique du conte dans le système thérapeutique. Pour un temps borné par des expressions rituelles (comme : il était une fois ou bien mon histoire est) il offre une période de durant laquelle chacun est invité à écouter sagement son témoignage. Il s'agit d'un témoignage à l'allure impartiale, lié au contexte culturel, où évoluent d'autres héros que ceux en présence durant la séance. Le conteur suit et commente les agissements du héros ou de l'héroïne, sans porter de jugement, jusqu'à la solution des problèmes (par exemple les classiques trois épreuves) qu'il a à surmonter.

Le conteur, comme le thérapeute, accompagne, témoigne, confirme les compétences, annonce épreuves et écueils.

Si le processus et le contenu du récit permettent à chaque membre du système en présence de se sentir suffisamment rejoint, les phénomènes d'affiliation en seront renforcés. Ce renforcement peut-être vérifié par le feed-back une fois le récit terminé, au cours de la même séance ou au cours des séances suivantes : les métaphores contenues dans le récit seront alors évoquées furtivement ou feront l'objet d'un développement (le récit dérivé) de la part d'un ou plusieurs membres du thème, autres que le conteur. Tout se passe alors comme si le conte partagé avait permis de créer une culture commune, d'entrer dans une forme de communication allusive, évocatrice de la complicité spécifique à chaque système familial, celle qui laisse croire qu'il est toujours possible de se comprendre à demi-mot. Le risque est alors de voir le système au travail et se laisser prendre en davantage par le plaisir partagé que guider par la nécessité d'une vigilance permanente visant à clarifier sans celle-ci de la communication expliciter implicite.

Un autre aspect lié à l'usage du conte en approche systémique (individuelle ou familiale) découle du précédent : il est utilisé dans le processus thérapeutique propre au système en présence, et à ce titre il appartient au système. Il évoque pour chaque membre de ce système des liens transgénérationnels (le thérapeute inclus, bien entendu) et élargit donc dans le même temps le système apparent. Enfin, il représente, par son appartenance à la culture universelle (même lorsqu'un conte est inventé avec et pour la famille ou l'enfant ainsi, il se développe selon un processus de transmission universelle) il représente un métasystème de référence qui enveloppe les précédents.

Les moments où les contes et autres et récits apparentés sont introduits dans le processus peuvent être comparé à une invitation à jouer avec des batteries Oscar emboîter les unes dans les autres, comme différents systèmes de référence. La plus grande matriochkas dissimule la seconde dont certains caractères sont identiques et d'autres différents, qui elle-même cache la suivante... Et ainsi de suite. L'effet « matriochka » par son invitation à faire des allées venues entre le système thérapeutique, le système plurigénérationnel et système culturel, est susceptible d'accélérer ou d'activer le processus de travail systémique.

L'utilisation opportuniste des contes et récits pour enfants n'est en aucun cas une technique. Les techniques telles celle décrite par des P. Caillé et Y. Rey (opus cité) sont clairement codifiées.

Il est davantage question ici de saisir des occasions qui semblent se présenter plus souvent lorsque le travail systémique se déroule en présence d'enfants ou d'adolescents.

C'est aussi un clin d'oeil à celles et ceux qui, engagés comme moi dans ce type de travail, ont le privilège d'entrer en résonance avec leur propre famille en lisant, racontant où se racontant

des histoires. J'invite ce faisant mon père et mes deux grands-pères (et peut-être celles et ceux qui leur ont donné des contes) à participer aux thérapies avec leur les enfants et les familles.

Bibliographie :

- BETTELHEIM B., The use of enchantment, Penguin books, Harmondsworth, 1979
CAILLE P., REY Y., Il tait une fois..., ESF, Paris, 1988
GORANS D., Lettres inédites du fils de Gulliver, Hommes et perspectives, Revigny, 2002
LAFFORGUE P., Petit poucet deviendra grand, le travail du conte, Mollat, 1995
WINNICOTT D., Jeu et réalité, Gallimard, Paris, 1978